

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 69 (1930)  
**Heft:** 49

**Artikel:** Pas de sa faute  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-223596>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

dessus, pu no repasséreint décando matin queri la folhie. L'est por ti dinse ! compregnivo ora ?

— Ah ! ah ! bin oï ! mā, jamé dè la vía ne vu poai cein férè ! vo faut arreindzi cein por mè, se vo plié !

— Et bin allein !

— Coumeint est-te qu'on vo dit ?

— M'appello Marguerite, mā vo sédès, on mé dit Gritton !

— Quin adzo âi-vo ?

Oh ! por cein, ma fai, n'ein sé rein ào justo, mā yé coumeniyi avoué ma cousine Zaline, vo la cognatié prâo.

— Ora, dè quinna religion itès-vo ?

— Ah ! vollont onco savâi s'on va ào prédroz totèz lè demeindzes ào quiet ! Y'a dza 'na vourbar que ne l'âi su z'ua ; mā su adé po noutron vilho mestre !

— Bon ! bon ! vo faut onco no derè se vo droumetrè tsi vo la né dè deveindro à décando !

— Mé sembllo tot parai que clâiò monsus sont rudamente tiurieux et founapets ! ora, que cein pâo te lão faire se tiutso ice âobin tsi cau-quon d'autre ; mè foudrài petréter onco lão marquâ se yé fé dâi bio révo ellia né et se yé éta tormentaie pè lè pudzès. T'einlevâi pi po dâi brassapapets !

— Ma fai, l'est dinse por ti ! ora, dierro itès-vo ?

— Et bin ne sein trai : ma tchivra, noutron caïon et mé !

— Pourra tante Gritton, vo faut pas tot mèlliâ ; lè bîtes à quatré piautes, on ne s'ein tsau pas po hoai, mā femameint dè clâiò qu'ein ont què duès !

— Ah ! ah ! oh bin, y'âoblliâvo noutrès dzen-nelliès que n'ont què duès de piautes ; vo foudrài prâo lè marquâ assebin !

— Vo ne l'âi itès pas ; ein fé de dzeins, vo z'itès don solettaë

— Bin oï ! mâ dâi iadzo, la vépra, la Rose à François vint cottedzzi avoué mè tantqu'à l'hâora dè baire lo café !

— Lè barjaques ne comptont pas ! ora, vo faut onco no derè se vo comptâ aberdzi cau-quon tsi vo la né dè deveindro à décando, pa-ceque foudrài onco reimplliâ 'na folhie !

— Mâ ! mâ ! itès-vo fous ! et por quoui mè preni-vo ! aberdzi cauquon ? mè, na vilhe qu'a passâ houitanta ! Ah ! quand y'éte dzouvena et onco galéza, ne dio pas, kâ lè chalands ne mè manquâvont pas et y'aré pu mariâ lo valet ào vilho syndico, ôudès-vo ! mâ ne l'e pas vol-liu pace que, eintre no sai de, lo vadai ne sè conteintâve pas dè iena, coudessai ein couénâ trai à quattro ein on iadzo et l'âi è de : pisque l'est dinse, ne vu rein d'on corattio dè felhies et l'âi é bailli son sa. N'â-yo pas bin fé ?

— Oï ! oï ! respect por vo ! ora n'ein tot, mâ vo foudrà onco mettrè votron nom !

— Ah ! mon Dieu ! mè pourrèz z'amis, ne vayo perein bé, pu ne sé perein signi, kâ y'a dza 'na vourbar que n'est pas tenu 'na plion-ma ; porrâi-ton pas cein férè avoué la marque à fu ?

Ch. Testuz.

**Cynisme.** — Mendiant. — Ayez pitié d'un pauvre homme qui a huit enfants à nourrir.

Propriétaire. — Mais vous venez de dire à mon voisin que vous en aviez dix.

Mendiant. — C'est vrai, mais, voyez-vous, il n'avait pas une si bonne poire que vous.

**Express-pochade.** — Dans le train. Deux gendarmes conduisent un voleur. Ce dernier, très gai, parle tout le temps.

— Vous avez dû arrêter beaucoup de gens dans votre vie ?

— Mais oui, pas mal, répond le premier gendarme, depuis le temps que nous sommes en service.

— Eh bien, moi, j'en ai arrêté, en une seule fois, probablement plus que vous et encore, moi, c'est avec un seul doigt que j'arrête les gens.

— Farceur !

— Voulez-vous parler un litre ?

— Oui, répond le gendarme, mais vous avez perdu d'avance.

— Crois pas. (Il se lève et tire la sonnette d'alarme.)

— Sapristi ! que faites-vous ?

— Eh bien ! vous voyez... le train s'arrête par ma seule volonté et tous les voyageurs du même coup... et ça avec un seul doigt... Comptez voir si j'en ai arrêté plus que vous !

Tête des gendarmes.

### LES COUPLES

**G** L y a ceux qui sont mariés et ceux qui ne le sont pas, c'est-à-dire, en gros, ceux qui ont et ceux qui espèrent, ceux qui réalisent et ceux qui rêvent.

Les mariés, neuf fois sur dix (il faut toujours laisser une marge pour les corrections du lecteur), se reconnaissent immédiatement à l'air calme et patient avec lequel ils promènent leur bonheur officiel et comme résigné. Ils vont, à petits pas digestifs et paisibles, très à l'aise, en gens qui ont tout le temps de se jurer un éternel amour à la maison, et qui entendent, par conséquent profiter du beau temps pour lui-même.

Monsieur, si bien élevé qu'il soit, traduit sa qualité — soyons poli — de mari par des détails qui ne trompent pas : Il ne prend plus toujours la peine de mettre son pas à l'unisson de l'autre, plus menu ; si Madame s'arrête une seconde, le temps d'admirer un oiseau ou de cueillir une fleur, Monsieur continuera sa course. Il aura des moulinets de canne d'homme repu et le ton assuré du gaillard qui n'a plus besoin de se dépêcher parce qu'il a retenu sa place.

Madame, d'ailleurs, a nécessairement perdu une partie de son charme d'immatérialité auquel elle tenait tant. Quand elle est essoufflée, elle l'avoue carrément en oubliant de faire, comme jadis, palpiter les papillons roses de ses narines. Et c'est un peu pour tout comme cela.

Les non mariés, eux, ne se voient généralement qu'à des intervalles plus ou moins éloignés. Alors on sent qu'ils n'ont pas un instant à perdre. Et ils se regardent, grands dieux ! Ils se regardent comme si leurs yeux ne pouvaient pas renseigner leur cœur à mesure ! Ils sont endimanchés à tous les points de vue, du cœur aux pieds et de l'âme jusqu'à la cravate. Ils se montrent exquisement, ils sentent le temps leur couler dans les doigts, ils se serrent l'un contre l'autre, et se répètent à chaque instant qu'ils s'aiment. A moins qu'ils n'aient pas encore commencé à se le dire ; dans ce cas ils y pensent encore plus.

Avez-vous remarqué qu'on n'appelle jamais des gens mariés des « amoureux » ?

Avez-vous remarqué aussi combien de bons gens s'écrient : « Ah ! les fiançailles, c'est le beau temps, mes enfants ! » Comme si une fois marié c'en était fini de rire ?

Et avez-vous remarqué combien peu de couples, après quelques années de mariage, pourraient passer sans effort pour autre chose que pour des gens mariés ?

Ça en serait même décourageant sauf pour les gens célibataires, s'il n'y avait pas des exceptions !

**Pas de sa faute.** — Toto rentre de classe et présente son bulletin mensuel à son père.

Le père. — Quelle place as-tu, cette fois ?

Toto. — Papa, je suis le dixième.

Le père. — Comment, encore plus bas ? le mois dernier tu étais le neuvième ?

Toto. — Ah ! mais... y a un nouveau !

### ORTHOGRAPHE DES MOTS ITALIENS

**D**EPUIS qu'à New-York il chanta la *Tosca* en italien, un fort ténor se flattait de posséder à fond la langue natale de M. d'Annunzio. Qu'on parle musique ou es-crime — à tout bout de « chant » et à propos de « bottes » — ou tout bonnement du temps qu'il fait, l'homme déballe des citations transalpines, d'ailleurs banales, et sursaute comme si on l'écorchait quand Ninon sa partenaire, emploie, sans leur restituer leur pluriel d'origine, des mots italiens francisés par l'usage.

C'est offenser gravement les oreilles — du reste assez longues — de notre ténor que de l'interroger sur les *impresarios*, les *sopranos* et les *contraltos* qu'il a rencontrés dans ses voyages, et il vous tiendra pour le dernier des goujats si vous employez ces formes françaises de préférence à *contralti*, *soprani*, *impresarii*.

Ninon qui, en faire de langues, ne connaît (et encore, pas très bien) que la nôtre, se fait souvent remoucher par ce ténor italophile. D'abord, pleine d'admiration pour le polyglottisme du grand chanteur, elle a essayé de lui complaire :

mais elle se trompait à chaque instant, vantait le beau contralti de Mlle Raveau et débinait les sopranos de l'Opéra...

Et le ténor écumait :

— Voyons, ma chère ! C'est pourtant bien simple : singulier, o ; pluriel, i...

Et il répétait : « singulier, o ; pluriel, i » raideusement, comme un caporal hurle : « Gauche ! droite ! un ! deux ! gauche ! droite ! un , deux » à l'oreille de la recrue qui n'arrive pas à se mettre au pas.

A la longue, Ninon semble, enfin, s'être gravée dans la tête cette règle importante.

L'autre jour, ils dînaient, de compagnie, dans un restaurant. Comme le maître d'hôtel s'approchait pour prendre la commande :

— Aujourd'hui, dit-elle en fixant le fabricant de si bémol, je mangerais volontiers du macaroni...

— Vous dites ? s'effara le ténor.

— Du macaroni, mon cher. Singulier, o ; pluriel, i... Donc, du macaroni...

— Mais, malheureuse...

Le ténor n'acheva pas ; car, le fixant de ses grands yeux révoltés, Ninon criait avec une frénésie vengeresse, dont s'égayreraient tous les dîneurs :

### LA FRAUDE

*Croyez que la fraude s'exerce*

*Aujourd'hui sur tout et pourrit*

*Toutes les sortes de commerce*

*Et jusqu'aux choses de l'esprit.*

*Sur quelle marchandise honnête*

*A cette heure peut-on compter ?*

*Est-il rien de ce qu'on achète*

*Qui soit ce qu'on croit acheter ?*

*Oh ! non. Tel marchand, dès sa porte,*

*Me fait dupe de son bagout.*

*Il faut bien que je m'en rapporte,*

*Ne pouvant m'y connaître en tout.*

*C'est partout la même cabale,*

*Si je tiqne sur un habit*

*Que j'estime être en peau de balle,*

*Sûr, il est en peau de zébi.*

*Mon chapeau que je veux en feutre,*

*Attendu le prix que j'y mets,*

*Devient quelque chose de neutre*

*Dès qu'il couronne mon sommet !*

*Mes souliers sont en carton pâte,*

*Quand je les crois en triple cuir !*

*Mon linge, à peine je le tâte,*

*Que je le vois s'évanouir...*

*Il en va de même du reste.*

*Tout est en toc, en simili.*

*A quoi sert-il que l'on proteste ?*

*La fraude est un fait accompli.*

### QUE TU ES BÉCASSE !

**L**A bécasse ne serait pas si bécasse qu'on veut bien le dire, d'après les faits suivants. En effet, M. Fatio, naturaliste genevois, a eu l'occasion, en chassant, d'observer à plusieurs reprises que cet oiseau, blessé, pratiquait sur lui-même, avec son bec et au moyen de ses plumes, des pansements fort ingénieux ; il s'applique un emplâtre sur une plâie saignante ou il opère adroitement une solide ligature autour d'un de ses membres brisés. M. Fatio tua un jour une bécasse qui, sur une ancienne blessure à la poitrine, portait un large emplâtre feutré de petites plumes duveteuses arrachées à différentes parties de son corps et solidement fixées sur la plâie par du sang desséché.

Une autrefois, c'était sur le croupion blessé que l'emplâtre, fabriqué de la même manière, se trouvait posé. Deux fois, M. Fatio a trouvé des bécasses qui portaient à l'une des jambes une ligature de plumes serrées et entortillées autour de l'endroit où l'os avait été fracturé. Chez l'une, le membre droit au-dessus du tarse était fortement, mais fraîchement bandé de plumes provenant du ventre et du dos. Chez l'autre, le torse lui-même, en bonne voie de guérison, portait encore la bande qui l'avait maintenu en position.